



LECLERCQ, Jean, *La femme et les femmes dans l'œuvre de saint Bernard*

Henri-Marie Guindon

Volume 42, numéro 3, octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1986). Compte rendu de [LECLERCQ, Jean, *La femme et les femmes dans l'œuvre de saint Bernard*]. *Laval théologique et philosophique*, 42(3), 408–411. <https://doi.org/10.7202/400270ar>

renvoie aux trois tomes et permet une consultation rapide de toute l'œuvre.

J'ai très souvent consulté ce répertoire bibliographique. Mais surtout j'ai pu faire l'expérience de son utilité dans les travaux et les thèses que les étudiants ont à réaliser. Que de services rendus pour établir la bibliographie nécessaire dans de tels cas et que de temps sauvé à parcourir les divers catalogues et répertoires des bibliothèques.

On ose à peine imaginer l'ampleur du travail réalisé par le père Paul-Émile Langevin car la réalisation de cette bibliographie suppose de toute évidence que chaque article répertorié ait été lu ou à tout le moins parcouru attentivement. Il eut été impossible autrement de le classer dans le système fort développé de rubriques. Le travail en vaut la peine car l'instrument de travail ainsi produit est de toute première importance.

Jean-Claude FILTEAU

Dom Jean LECLERQ, La femme et les femmes dans l'œuvre de saint Bernard. Téqui, Paris, 1983 (14,5 × 21,5 cm), 144p.

Monographie de grande actualité, conduite selon toutes les exigences scientifiques souhaitables. Le sujet est loin d'être traité en survol, pour aboutir à des affirmations simplificatrices. Le plan directeur du travail en fait foi dans les lignes suivantes : « Chez saint Bernard, il faut examiner, l'un après l'autre, tous les textes dans lesquels saint Bernard a parlé des femmes ou à des femmes, tous les faits, tous les symboles, toutes les images et idées qui s'y trouvent, sans négliger ni le contexte qui les éclaire, ni les sources dont ils dépendent, ni le genre littéraire dont ils relèvent, ni leur date, dans la mesure où elle est connue » (p. 7). Voilà, à coup sûr, un travail sérieux qui, dès le départ, nous met en confiance sur les conclusions de l'Auteur.

Grâce à la publication critique des œuvres complètes de S. Bernard et une concordance exhaustive de tous les mots, rien n'a échappé à l'Auteur de ce qui faisait l'objet de sa recherche. Le titre dit bien, avec les nuances nécessaires, l'idée que le saint Docteur se faisait de la femme en elle-même et des appréciations différentes qu'il sera appelé à faire de celles que des circonstances diverses mirent sur son chemin. Dans la brièveté de ces pages logent huit chapitres extrêmement documentés. Les 362 notes de l'ouvrage montrent

à quel point l'Auteur est soucieux de références et de commentaires.

Les premières femmes dont fait mention s. Bernard sont cinq figures bibliques, donc des femmes réelles, dont il étudie le comportement à titre d'illustration de la doctrine qu'il enseigne dans son traité « *sur les degrés d'humilité et d'orgueil* », reconnu comme son premier ouvrage. Il y parle d'Ève et de Dina, fille de Jacob (Gen. 34,1-5). Les deux deviennent symboles de toute personne humaine qui cède à la tentation.

Dans le N.T., *Marthe et Marie* sont louées pour leur foi et leur confiance en Jésus, tandis que *Marie*, Mère de Jésus, comme il en sera question plus loin, occupe une place de choix. En elle la dignité d'Ève est réparée. Grâce à elle, l'ordre originel est rétabli. Satan avait séduit la femme et l'homme avait été vaincu par une femme. En Marie, cet ordre est renversé. Ces dernières femmes, Marie, mère de Jésus, Marthe et Marie sont donc des modèles ; Ève et Dina des anti-modèles.

En poursuivant le dépouillement de l'œuvre de saint Bernard, l'Auteur nous présente d'autres femmes. Dans son traité « *sur la nécessité d'aimer Dieu* », il y a l'*Église*, l'épouse admirable du vrai Salomon, à laquelle s'applique le *Cantique des cantiques*, et la *Samaritaine*, à laquelle s. Bernard ne fait qu'une brève allusion pour la proposer en modèle à tous. Dans le traité « *sur la grâce et le libre choix* », la Sagesse de Dieu est comparée à la femme qui balait sa maison pour retrouver une pièce d'argent perdue. C'est ainsi que Dieu cherche l'homme. Cette femme est l'image de son souci de sauver. Enfin, dans un autre traité, « *sur le précepte et son application* », Gomer, la prostituée donnée pour épouse à Osée, est excusée à cause du commandement divin. Le rôle des personnages qui figurent jusqu'ici dans l'œuvre de s. Bernard est plus symbolique qu'historique, mais de toute façon, il est positif.

L'Auteur s'interroge sur l'évolution de s. Bernard, depuis ses œuvres de jeunesse, la première datant de 1124, à celles de la fin de sa vie, en 1153, soit une période d'une trentaine d'années. De cette époque, nous avons la « *Vie de saint Malachie* », mort en 1148, et « *La considération* », à la demande du Pape Eugène III. Dans la *Vie de saint Malachie*, ce sont des femmes réelles que s. Bernard compare avec un fait biblique. Ainsi Malachie est tenté par une femme qui était sa parente. Elle n'était que l'intermédiaire du serpent,

c'est-à-dire du démon à qui incombe la faute. S. Bernard la rapproche de la femme de Tobie qui lui reprochait d'ensevelir les morts. Une autre fois, une femme l'interrompt dans sa prédication et lui reproche sa calvitie. Comme Élisée, Malachie ne lui répond rien et laisse Dieu se charger du châtement. Une troisième femme était sa propre sœur à qui il reprochait de vivre selon la chair et qui, pour cette raison, avait rompu toute relation avec lui. Il continue de prier pour elle après sa mort. Le côté positif domine donc toujours. Il en est de même de l'action de Malachie auprès des femmes : il guérit une muette, une folle, une paralysée et d'autres, allant même jusqu'à rendre la beauté à une jeune fille défigurée par un chancre.

Dans *La considération*, s. Bernard se compare lui-même à une femme pleine de tendresse, même quelque peu possessive vis-à-vis de son destinataire qui avait été moine de son ordre. Plus loin, parlant de toutes les catégories de fidèles, il met sur un pied d'égalité la femme et l'homme.

On ne peut relever ici un à un tous les endroits où s. Bernard parle de la femme, mais on ne peut passer sous silence la place qu'elle a dans sa *correspondance*. Près de 500 lettres de s. Bernard ont été conservées. Dans celles qui s'adressent à des hommes, il ne parle des femmes que 14 fois. Par ailleurs, il a envoyé 19 lettres, parfois longues, à des femmes. On y trouve ce qu'il en pense et son attitude personnelle envers elles. Il est remarquable que s'il parle très peu d'elles aux hommes et qu'il ne dise rien de la femme en général, il se garde bien de les décrier. Au contraire le blâme, s'il y a lieu, et parfois sévère, va toujours contre les hommes comme si la femme en était excusée. Par exemple, son opposition à l'entrée des femmes dans les monastères de moines ou de leur cohabitation avec eux vient de ce que l'on redoute ceux-ci, comme l'expérience le confirme. « Dis-moi, je te prie, écrit-il à un certain évêque Léonce, être toujours avec une femme et ne pas la connaître, n'est-ce pas plus fort que de ressusciter les morts ? Tu n'es pas capable de choses moins difficiles, et tu voudrais qu'on te croie capable de celle-là ? Être chaque jour côte à côte avec une jeune fille à table, dans la chambre, converser avec elle les yeux dans les yeux, mêler tes mains aux siennes en travaillant, et être considéré comme pratiquant la continence ? J'admets que ce soit ton cas ; quant à moi, je garde un soupçon. Cela me scandalise : supprime cette cause de scandale. Si tu ne veux pas scandaliser l'Église, renvoie cette femme » (p. 17).

Dans ses sermons à ses moines, S. Bernard parle des femmes à l'occasion de la tentation et du péché. C'est là une expérience commune à tous. « L'homme a cédé à la femme qui lui suggérerait une transgression ». C'est l'Écriture qui l'affirme. Il ne faudrait pas y voir une attitude misogyne. D'ailleurs, quant à la responsabilité, il met sur le même pied Adam et Ève. « En offrant, Ève n'a point forcé : *"offerendo... non violentiam inferendo"*. » « Ce n'est point par sa puissance, mais par ta volonté que tu as obéi à sa voix plus qu'à celle de Dieu. Elle t'a induit en erreur, mais ne t'a ni poussé ni obligé » (p. 19).

S. Bernard n'accorde qu'une brève mention à des femmes qu'il ne faut pas imiter : *Dina*, *Michol* qui se moqua de David ; *Dalila* qui arracha les yeux de Samson ; *Jézabel* qui tua Naboth ; *Hérodiade* qui fit décapiter Jean-Baptiste. Celles qu'il faut imiter sont beaucoup plus nombreuses.

C'est dans ses lettres à des femmes que S. Bernard nous renseigne non seulement sur leurs destinataires mais, dans une vision beaucoup plus large, sur leur rôle dans l'Église et la société.

Vers 1145, il avait confié à Geoffroy d'Auxerre le soin de faire une collection officielle de 310 de ses lettres, en vue de leur publication. Cette collection constitue comme un ouvrage doctrinal sur le mystère de l'Église comme il doit être réalisé dans ses membres. Sans reprendre *in extenso* la liste de leurs destinataires, disons que ces lettres s'adressent à toutes les catégories de personnes, du pape aux laïcs, en passant par tous les degrés de la hiérarchie : archevêques, évêques, abbés, princes, nobles, dames, abbesses, moniales. Documents de première valeur tant pour leur contenu sur la vie de son temps au plan politique, religieux et même littéraire que sur leur haute qualité de facture et d'expression. Comparé à d'autres épistoliers de son temps, il vient en tête avec 23 lettres à des femmes, alors que d'autres n'en ont que deux ou trois.

S. Bernard s'y montre en même temps selon ses qualités humaines, son caractère enjoué, aimable, sensible à l'amitié. Une anecdote le montre sous son vrai jour. Mathilde, épouse d'Henri I, d'Angleterre, lui avait témoigné beaucoup d'affection. Il lui rappelle une promesse qu'elle avait faite au sujet du monastère de la Capelle. Or vers ce temps, elle allait donner naissance à un enfant et s'était soudainement sentie si malade qu'on craignait pour sa vie. Elle « invoqua » Bernard et accoucha sans difficulté. S. Bernard à qui on fit ensuite part de ce fait s'en

amusa : « Si cela doit m'être attribué, dit-il, c'est certainement comme à quelqu'un qui n'avait pas conscience de ce qu'il faisait. » Or voici que plus tard, à l'occasion d'un service dont il avait besoin, il profita de cet événement pour écrire à la Reine : « Prenez le plus grand soin du fils que vous venez de mettre au monde ; il me semble — soit dit sans blesser le roi — que je suis un peu son père ! » (p. 33).

À *Ermengarde*, mystérieuse comtesse devenue veuve et ayant perdu son enfant, il écrit deux lettres avec « des effusions affectives et même amoureuses que certains ne s'attendaient pas à trouver sous sa plume » (p. 38). Il avait alors 45 ans. C'est que l'affection chez lui est avouée et non refoulée, purifiée, transformée et laissant entrevoir « la possibilité d'un amour qui, entre des personnes humaines, entre elles et Dieu, soit, de part et d'autre, sans limites et dont le nom chrétien est charité » (44).

Une autre lettre à signaler est celle à *Sophie*. Cette fois, le nom est probablement fictif. À travers ce personnage, s. Bernard traite du problème des jeunes filles et veut montrer ce qu'est une vie menée dans l'union à Dieu. Il insiste sur le contraste entre la parure extérieure et l'intérieur. Même si la première est décevante, il reconnaît que « l'élégance féminine est, pour une épouse, un moyen de plaire à son mari, une façon de l'aimer. Quant à Sophie, elle ne doit plaire qu'à Jésus-Christ » (p. 60). Il souligne encore le côté fallacieux de la noblesse selon le sang, qui ne peut conduire qu'à la vanité. « La vertu est le fait de bien peu de gens ; de bien peu, je le dis, surtout parmi les nobles. Aussi Dieu choisit-il très peu de ses élus parmi les nobles. Il préfère ceux qui selon le monde ne sont pas nobles » (p. 61).

Un troisième thème est celui de l'union nuptiale au Christ. S. Bernard parle peu de la *virginité*. Le mot revient 2 fois, celui de *vierge*, 3 fois, et *virginal*, 4 fois. À la pudeur, qualité de la vierge chrétienne, s'oppose l'élégance artificielle qui cherche l'admiration, mais il en parle discrètement, sans insister comme le fait s. Jérôme. Il ménage toujours ainsi la délicatesse féminine. Entre hommes et femmes, il ne voit aucune différence devant Dieu et n'a a priori aucun préjugé défavorable sur les femmes. Ce qu'il en dit s'appuie sur la Bible et fait la part des choses en ce qui est favorable ou pas, et plus à leur honneur que le contraire, « indépendamment même des éloges décernés à la Vierge Marie » (p. 69).

Mais en Marie, il voit le sommet de la féminité et le symbole des qualités féminines. Ses « *Homélies à la louange de la Vierge Mère* », œuvre de jeunesse, développent cette idée attribuée à Salomon : « qui trouvera une femme courageuse ? » Son rôle dans l'œuvre du salut la montre ainsi. Son « *sermon pour le dimanche de l'assomption* » oppose Ève et Marie. Ève cause la chute d'Adam ; Marie, nouvelle Ève, à côté du nouvel Adam, cause de salut. Celui-ci a pouvoir de juger. Il représente la majesté et peut être objet de crainte : le rôle de Marie se situe entre lui et nous. Tout en elle est bonté, douceur, grâce et pardon, « médiatrice infiniment bienveillante », mère de miséricorde (p. 72).

Cette opposition entre une Marie douce et un Christ redoutable est plutôt pour l'effet littéraire. Il ne faut donc pas la prendre à la lettre. Ailleurs, il présente un Christ aimable, proche de nous, toujours prêt à pardonner. « La présence, grâce à Marie, de qualités féminines dans le mystère du Christ et de nos relations avec lui constitue sans doute la seule contribution originale de s. Bernard à la mariologie. Non qu'il ait eu à inventer la donnée primordiale : le fait du rôle de Marie dans la naissance du Christ. Mais sa façon de présenter cette réalité et ses conséquences paraît bien lui être, en grande partie, personnelle et exprimer sa réaction à la culture ambiante. Tout se passe comme si, dans une société violente, où la force physique et matérielle était exercée par des hommes, il percevait la nécessité d'une non-violence compensatrice, qu'il attribue à des femmes et singulièrement à Marie » (p. 74). Aux misogynes qui ne voient dans la femme qu'arrogance, méchanceté, loquacité bavarde, il montre en des femmes comme Marthe, sa sœur Marie, et surtout en la Vierge Marie, des modèles d'humilité, de bienveillance et de silence.

L'Auteur s'arrête plus longuement à développer le thème « *Marie Reine* » (pp. 75-88) dans les sermons de s. Bernard, surtout dans l'étude littéraire d'une prière qui termine le *II^e sermon pour l'Avent*. Il en donne et le texte latin et une traduction française avec explication de chaque mot. L'occasion eût été belle de donner à cette traduction une allure plus conforme à la rédaction moderne des prières de l'Église comme on l'a fait pour le *Pater* et l'*Ave Maria*, en usant de la 2^e personne du singulier : « Notre-Dame, notre médiatrice, notre avocate, avec Ton Fils, réconcilie-nous, auprès de Ton Fils présente-nous. » Avec érudition, l'Auteur fait ressortir toute la

richesse de l'original latin pour distinguer les titres de Marie, de même que dans les expressions : « réconciliez-nous... recommandez-nous... représentez-nous. »

Dans l'étude de la *Royauté de Marie*, sur laquelle il s'étend à juste titre, il se réfère à des études parues à l'occasion de sessions ou de congrès ou publiées en des revues ou rapports de diverses sociétés d'études mariales comme *Estudios marianos*, *Marian Studies*, *Maria et Ecclesia* de l'Académie Mariale Pontificale Internationale de Rome. Qu'il nous permette d'ajouter que la *Société canadienne d'études mariales* a aussi apporté sa contribution à ce sujet, en 1957.

Les quelques pages (88-93) de « Dieu au féminin » mériteraient d'être reprises avec plus d'ampleur dans une étude à part tant elles sont suggestives et ouvrent des perspectives au plan biblique, psychologique aussi bien que spirituel.

Les derniers chapitres sont plutôt « autour » de la personne de s. Bernard, par la réfutation de certaines affirmations à son sujet ou certains aspects particuliers de ses lettres. D'abord son *misogynisme* que certains biographes rattachent à « un état de répression habituelle dans lequel il se serait trouvé toute sa vie durant, depuis son adolescence » (p. 96) en raison de certaines situations scabreuses. Pures légendes dans la mode du temps pour mieux exalter la vertu d'un héros. Quant à certaines expressions qu'on lui prête, rien n'en témoigne dans ses écrits. S'il excellait dans la satire comme il l'a maintes fois prouvé, il ne s'est jamais attardé à le faire au sujet des femmes comme d'autres auteurs de son temps. On ne trouve jamais chez lui des descriptions du ridicule des toilettes féminines. Il parle deux fois des modes de son époque : la première, pour la critiquer chez les hommes d'église : prélats et chanoines ; la deuxième, pour dire que la parure de la femme est un moyen d'exprimer son amour conjugal. Des femmes de la Bible qu'il pourrait incriminer, il parle toujours de façon à les excuser : Ève n'est pas accusée seule. La responsabilité est reportée sur Adam. C'est à sa luxure qu'est attribuée à Salomon sa chute, non à ses épouses et concubines. C'est David qui est coupable d'adultère, non la femme d'Urie. Il parle au contraire avec complaisance des femmes dignes d'admiration : Débora, Judith.

Même s'il n'ignorait pas la littérature profane qui était loin d'exalter et d'idéaliser toujours la femme, c'est par la Bible et la liturgie que s. Bernard a été formé. Sa théologie de la femme en est

donc tributaire. Il ne s'arrête pas tant à des traits psychologiques ou à des problèmes d'anthropologie qu'au rôle qu'elle peut jouer dans l'histoire du salut. Il estime donc la femme, créature et image de Dieu au même titre que l'homme, capable de participer au même salut que lui, de contribuer éminemment à l'œuvre du Sauveur, d'être Mère de Dieu, modèle de bien des vertus, instrument d'œuvres admirables, symbole de l'Église et de l'âme unie à Dieu (p. 128).

À la production de plus en plus abondante de la littérature féministe ce volume apporte un heureux complément de lucidité et d'équilibre.

Henri-M. GUINDON

Georges BONNET, *L'homme sauvé*. Paris, Éditions S.O.S. / Les Éditions du Cerf, 1984 (23.5 × 14.5 cm), 352 pages.

L'auteur a déjà publié deux livres sur la morale chrétienne (Au nom de l'Évangile, quelle morale ? 1978 ; Au nom de l'Église, quelle morale ? 1980). On ne comprendra pas totalement ce dernier livre sans avoir en tête les deux autres. Il enracine en effet sa réflexion sur la grandeur de l'agir moral, grâce auquel l'homme entre en relation avec le Bien. Vouloir tel bien particulier dans telle circonstance, c'est vouloir le Bien tel qu'Il s'offre à nous et nous appelle, à un moment précis : c'est donc s'ouvrir au Bien en totalité et sans restriction. Autrement il manque quelque chose à l'action particulière, qui n'est rien d'autre au fond qu'un pas de plus vers l'accomplissement de mon désir d'infini. Sans le désir du Bien sans limite je ne ferais rien, je ne me déciderais pas à agir. De ce point de vue, rien n'est vraiment banal, tout me parle de l'Absolu que je désire et qui m'appelle.

Or le vrai nom de cet Absolu dans le Bien, c'est Dieu, qui s'est révélé en Jésus-Christ. Cet Absolu n'est donc pas uniquement un idéal abstrait de la conscience, mais un être personnel, l'Amour infini, qui assume une existence humaine afin de donner une valeur divine à cet agir humain qu'il a partagé avec nous et qu'il a mené à sa perfection. Les mots-clés de ce livre sont donc ceux de « Bien » et de « désir » qui se correspondent, et ont pour contenu concret : « Jésus-Christ », incarnation du Bien absolu et personnel qu'est Dieu.

L'existence humaine de Jésus opère un « retournement » de notre existence avec ses